

La convenance: détails de l'amitié

Éric Méchoulan

Numéro 9, printemps 2006

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/639ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers littéraires Contre-jour

ISSN

1705-0502 (imprimé)

1920-8812 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Méchoulan, É. (2006). La convenance: détails de l'amitié. *Contre-jour*, (9), 143-148.

La convenance : détails de l'amitié

Éric Méchoulan

La communication des biens les rend plus doux. Les biens que tu possèdes sont bons pour toy ; mais ils seront encore meilleurs, si tu les communique, puis qu'il est vray que la nature du bien est de se communiquer : joint qu'en t'acquerant la reconnoissance & l'amitié de ceux à qui tu en feras part, tu connoistras que c'est plutost recevoir du bien que d'en donner.

Melchior de Marmet de Valcroissant, *Maximes pour vivre heureusement dans le monde, et pour former l'honneste homme*

Il est *convenu*, dans les circonstances que nous connaissons, de produire un éloge du disparu, un discours funéraire, ce que les Grecs appelaient un *epitáphios logos*. C'est là quelque chose de convenu, certes, et même de convenable si l'on veut bien mettre un peu de sentiment dans les convenances sociales. Est-ce pour autant moins investi de sincérité, voire d'affection ? Cela convient à la situation, cela littéralement « vient avec » elle. Cette manière de « venir avec » est sans doute encore plus indispensable lorsqu'il s'agit, encore une fois, d'accompagner un mort — à moins que ce ne soit lui qui, d'une façon bien discrète, vienne avec nous et nous accompagne, de façon presque amicale.

On pourrait penser que l'amitié se place justement par-delà les convenances. Peut-être, mais à condition de loger plus secrètement au cœur même de la convenance. Souvenons-nous de Montaigne cité par Jacques Derrida, une citation qui intervient juste après que Montaigne eut cité le mot attribué à Aristote « O mes amis, il n'y a nul amy » :

En ce noble commerce, les offices et les bienfaits, nourrissiers des autres amitez, ne meritent pas seulement d'estre mis en compte : cette confusion si pleine de nos volonteiz en est cause. [...] Tout estant par effect commun entre eux, volonteiz, pensemens, jugemens, biens, femmes, enfans, honneur et vie et leur convenance n'estant qu'un'ame en deux corps selon la tres-propre definition d'Aristote, ils ne se peuvent ny prester ny donner rien.

C'est Jacques Derrida qui accompagne à sa façon le texte de Montaigne et met « convenance » en italique. Il en donne le commentaire suivant :

Quelle est en effet la conclusion inévitable de cette « convenance », ce mot si beau par lequel on traduit souvent l'oikeiôtês ? Si la convenance est un autre nom pour une communauté indivisible de l'âme entre deux qui s'aiment, pourquoi garderait-elle ce goût de mort, d'impossible et d'aporie ? Quand des amis conviennent, quand ils se conviennent, quand ils vont bien l'un avec l'autre, quand ils s'entendent à venir l'un à l'autre, alors la division affecterait seulement les corps, elle ne toucherait pas l'âme de ceux qui s'aiment ainsi d'une amitié souveraine.

(Politiques..., 204)

En soulignant ainsi la convenance, en distribuant ses membres selon les ressources de la formation des langues de façon à y faire apparaître des embryons de pensée, l'accompagnement et l'accord, voire le désir et la mesure qui surgissent ainsi de ce « venir avec », Jacques Derrida met en valeur la sédimentation heureuse des langues, le fait que les langues parlent (presque malgré elles, d'elles-mêmes) et nous permettent de penser en elles. Il défait un petit mot et, comme une tortue du chapeau de Zénon le magicien d'Élée, il sort d'autres noms qui se mettent à courir à la poursuite du lieu dont ils sont venus, avec lequel ils sont venus, sans

jamais l'atteindre exactement. Car les mots sont aussi formés de secrètes et multiples convenances. Nombre d'autres bribes de mots viennent s'y loger comme des pagures dans des coquillages abandonnés.

S'il est convenu de célébrer les morts, cette convenance ne fait pas que les accompagner dans leur silence propre, il faut aussi souscrire à cette banalité sociale, car elle accompagne nos bruyantes existences. La convenance est affaire d'*oikeîos* : une économie du quotidien, du domestique, de ce qui nous convient, ce lieu aussi où les mânes des ancêtres résident pour autant que nous les célébrons respectueusement. Ce qui permet aussi de garder, si l'on peut s'exprimer ainsi, un goût du mort.

Respectueusement, parce que l'amitié, comme la mort, suscite et le fait d'aimer, de priser ou de goûter quelqu'un, et la nécessité de se tenir à la juste distance (au point parfois, rarement, de pouvoir trouver cette juste distance dans la confusion et l'absence vertigineuse de distance). C'est pourquoi l'amitié double le respect d'une responsabilité : l'ami est celui qui répond, même à distance, et qui répond aussi *de* la distance. D'où l'ambiguïté — voire le paradoxe ou l'aporie — de l'amitié, tantôt limitée à quelques-uns, élective, affective, et même exclusive, tantôt ouverte à tous, constitutive d'une communauté, assurant un lien politique : le *covenant* hobbesien est une forme de *convenance*.

Comme le soulignait déjà Aristote,

une cité est la communauté de la vie heureuse, c'est-à-dire dont la fin est une vie parfaite et autarcique pour les familles et les lignages. [...] Or toutes ces relations sont l'œuvre de l'amitié, car l'amitié c'est le choix réfléchi de vivre ensemble [...]. C'est cela, selon nous, mener une vie bienheureuse et belle. Il faut donc poser que c'est en vue des belles actions [kalôn práxeon] qu'existe la communauté politique, et non en vue de vivre ensemble¹.

Car le vivre ensemble ne répond qu'à des impératifs de besoin ou de division du travail. Il est essentiel, mais seulement comme un moyen, comme des conditions nécessaires, non des conditions suffisantes. La communauté politique requiert de bien agir et l'amitié, comme moyen

politique de la vie commune, sert de lien, tout en offrant déjà à tous le spectacle des belles actions (la *prâxis* est l'action qui est à elle-même sa propre fin).

Mais il est aussi d'autres formes de communauté que celle de la cité à strictement parler. Et l'amitié, à l'instar de sa vertu dans la cité, permet justement *une communauté à distance, une communauté de la distance*. Montaigne n'avait pas encore rencontré La Boétie que, déjà, il le sentait lui convenir par tout ce qu'il avait lu et qu'on lui avait raconté. La figure de l'« ami lecteur » apparaît presque en même temps que naissent Montaigne et La Boétie, dans l'essor de l'humanisme et de la jeune République des lettres qui voudrait rejouer à sa façon l'héritage antique du Lycée, de l'Académie ou du Jardin. La philosophie ne consiste pas seulement à aimer la sagesse (de façon parfois bien abstraite), mais encore à aimer les sages, ou à aimer la sagesse par ce qu'en disent les philosophes qu'on lit avec attention, patience, respect — ou avec impatience et irrespect, de temps à autre, car impatience et irrespect peuvent également faire partie de la juste mesure, de la bonne distance de nos lectures. C'est ainsi que la belle action philosophique nous porte d'abord à devenir l'ami de Platon, l'ami de Montaigne ou l'ami de Derrida. La philosophie est aussi affaire de *goût*, de goût pour certains morts plutôt que d'autres : on ne peut pas être l'ami de tout le monde, même si chacun mérite notre attention. En devenant, dans la lecture, les amis de Jacques Derrida, quand bien même nous ne l'aurions jamais connu personnellement, intimement, nous tâchons de *convenir* à ce qu'il a écrit, de l'accompagner, jusque dans le respect et la responsabilité critique : le véritable ami ne laisse pas passer le moindre détail.

Or une des grandes leçons ou un des meilleurs conseils qu'a pu nous donner, par son exemple, notre ami philosophe Jacques Derrida tient justement à ce souci du détail. Héritier de cet exercice scolaire typique de la République française, l'explication de texte, il l'a élevé au rang d'un authentique étonnement philosophique, montrant au passage que toutes les institutions dont nous héritons pouvaient devenir matière à penser si nous en suivions les exigences tacites. Chaque élément y trouvait sa place

orthodoxe : le concept avec son héritage philosophique, l'étymologie et la sédimentation des sociétés, la traduction dans d'autres langues, la figure de style, la position dans une parenthèse ou dans une note de bas de page, et tout prenait une tournure étrangement hétérodoxe parce que chaque élément, même le plus apparemment mineur, avait été élevé à la dignité du *gros plan*.

Ainsi, parce qu'il a lui-même été l'ami attentif, respectueux de la littéralité de tous les textes qu'il a soigneusement lus, nous pouvons rejouer à notre manière ce constant souci, ce respect jusque dans l'irrespect, cette juste distance de la communauté des lecteurs. Le commentateur devient ainsi un co-mentor, venant avec l'œuvre dont il parle pour que le lecteur fasse, en leur compagnie, un bout de chemin, comme si l'ontologie de cette forme sociale des amis lecteurs tenait toujours de l'*être-avec*.

On pourra se dire que voilà bien une vision quelque peu spectrale de la communauté avec tant de pages muettes, éparses sur la grande route de l'histoire. C'est vrai, toute écriture, même la plus silencieuse, demande à être dite, comme toute épitaphe s'adresse au passant pour qu'il la lise : « (aucun grand discours sur l'amitié, c'est ici notre hypothèse, n'aura jamais échappé à la grande rhétorique de l'*epitáphios*, et donc à quelque célébration transie de spectralité, à la fois fervente et déjà gagnée par la froideur cadavérique ou pétrifiée de son inscription, du devenir-*épitaphe* de l'oraison. [...] Quel discours ne rappelle pas un mort ? Qui n'en appelle pas au mort ? Le devenir-*épitaphe* de l'*epitáphios*, l'impression dans l'espace d'une parole funèbre, voilà ce que promet le premier mot au mort dédié. Au commencement de ce *lógos*, il y a la promesse d'épitaphe) » (*Politiques*, 115). Dans cette parenthèse qui constitue un paragraphe à part entière, dans le choix même de mettre entre parenthèses cette hypothèse funéraire du lien amical, se jouent aussi ces moments de parenthèse existentielle où nous plongeons dans une œuvre étrangère, quelque chose d'à part, une suspension du discours, à la fois une interruption de la continuité et une douce suture des sauts habituels de l'existence, à la fois, comme le dit Montaigne, un *lopinage* et une *couture* amicales.

L'építaphe est une adresse au passant. Une manière de faire parler les pierres. Une manière aussi de faire exister le passant, à la fois dans sa finitude puisqu'il en lit l'évidence et dans le relais indéfini des âges dans la mesure où les paroles de l'építaphe continuent à être lues. Jacques Derrida lui-même, dans les discours funéraires qu'il a prononcés de plus en plus souvent dans les dernières années, a insisté sur cette place impossible du vivant qui parle du mort et sur la nécessité d'un tel engagement. Façon, peut-être, d'anticiper les discours que nous faisons aujourd'hui à sa propre mémoire, afin de nous laisser une place à ses côtés. Il nous aura donné l'exemple de discours convenables et, surtout, convenant aux personnes disparues. C'est, là encore, une manière généreuse et amicale de faire de la place aux autres sans leur imposer de position. Un peu comme Socrate, en guise de dernier mot, avait dit à ses amis, réunis autour de lui, qu'ils auraient à sacrifier un coq à Asclépios, car il avait une dette envers cette divinité. Ce vœu pourrait bien s'être compris comme une ultime allusion au fait que l'âme immortelle doit être reconnaissante au dieu de la santé de l'avoir délivrée de ce sac à maladies qu'est le corps. Mais on pourrait également y voir une ultime attention pour ses amis : en leur permettant de payer sa dette à sa place, il leur évite de sentir trop fortement le poids des dettes qu'ils ont envers lui. Notre dette envers Jacques Derrida est de tâcher de nous tenir à la hauteur de ses réflexions et, surtout, de son exigence. Chaque commentaire devient ainsi un morceau de l'*epítaphios logos* dont il aura contribué à nous dévoiler les méandres qui conviennent.

Il ne faut pas oublier que l'építaphe est également une promesse d'avenir : l'engagement qu'une personne passera par là et lira les quelques mots que la pierre aura conservés, comme nous tous passerons à notre tour du côté de la spectralité définitive. La mort nous apparaît atroce et terrible par ce qu'elle nous enlève, l'inconvenable par excellence, mais les morts nous accompagnent pour nous faire sentir qu'elle nous convient quand même, cette mort qui s'en viendra aussi pour nous. Cette promesse, dans le cas de Jacques Derrida, est aisée à faire et sera facile à tenir : il aura le bonheur d'avoir nombre de lecteurs inconnus qui viendront à lui, à qui il conviendra et qui agiront selon ce qu'il est convenu d'appeler *amitié* pour la douceur de sa communication.

¹ Aristote, *Politiques*, Paris, GF-Flammarion, 1993, III, 9, 1280 b 34-1281 a 3.